

FORMATION DES ARCHITECTES

ALPHABETISATION DES CITOYENS



pourquoi et comment qualifier la demande en projet

1. Pour tout ce qui est design, mode, cinéma (et les œuvres d'art que l'on se dispute à coups de millions dans les maisons de vente aux enchères, et les aliments également) la possibilité croissante de faire des comparaisons a rendu la demande plus attentive et experte. Or il n'en va pas de même pour la transformation du milieu de vie et de la ville. Le design et les produits industriels sont soutenus par une demande avertie, ce qui souvent n'est pas vrai pour le bâti. Pour ceci chaque ouvrage est un prototype s'inscrivant à la fois dans la longue durée et la "qualité répandue" sera toujours une chimère si on ne qualifie davantage la demande en projet: il faut moins de techniciens capables de trouver de bonnes réponses pour les mauvaises questions et de construire des monades sensationnelles et plus de maîtres d'ouvrage ne demandant pas des technologies inappropriées pour des ouvrages dépourvues de sens, donc plus de citoyens avertis et perspicaces. Une demande bien organisée engendre de bon projets et constructions, et à long terme influence également les processus de formation et la filière de production dans son entier.

La qualité en architecture est difficile à définir. Ses différents aspects (plan du projet, conception, technologie, exécution) sont tenus ensemble par la qualité esthétique, mais celle-ci a changé par rapport au passé. Elle va au delà du bâtiment individuel et transparaît dans les systèmes de relations et de sens d'ensemble, dans des facteurs plus supra-individuels qu'individuels. Dans l'équilibre des pouvoirs d'où découlent les transformations des milieux de vie, les pouvoirs économique et politique doivent céder le pas au pouvoir de la beauté. Une collectivité qui a atteint sa maturité vise à la qualité de ses milieux, sait que les liens qui la caractérisent ne sont pas d'ordre économique et que l'âme d'une civilisation réside dans sa culture.

Aujourd'hui la forme du bâti n'exprime pas de pouvoirs, n'est pas une valeur absolue. Elle transmet des significations, matérialise l'engagement social et dans cela la forme et la qualité des espaces « non bâtis » jouent un rôle fondamental. Bâti et « non bâti » se fusionnent: de cette manière le paysage, l'environnement et les infrastructures ne se renferment pas en soi mêmes; chaque intervention est un fragment qui appartient à ce qui lui préexiste pour améliorer les conditions de vie de ceux qui l'habitent, le traversent ou s'y rencontrent. Aujourd'hui il est essentiel de répondre aux demandes en infrastructures, en connectivité à tous les niveaux, en développement durable, en qualité des paysages, en valorisation des couches qui se sont superposées au fil du temps. Une demande consciente fait ressortir la dimension économique de la beauté, son pouvoir social et civil, son utilité pour la collectivité. Elle renforce les processus de participation et redéfinit les rôles du maître d'ouvrage « réel » et « formel ». Ita Gassel, ethnologue expert de processus de participation, distinguait le « projet social » - dans lequel le concepteur est impliqué - du "projet technique". La "demande en projet" est un acte très délicat, elle suppose une approche multidisciplinaire sachant la traduire en programme.

2. Sans s'arrêter sur les différences à l'échelle de la planète, toutes les interrogations ne sont pas rhétoriques: - dans des conditions de pénurie, la réponse directe aux besoins pousse à produire à bas coût: peut-on justifier l'absence de qualité ? - est-on conscient des conséquences de la basse qualité ? La qualité est influencée par la disponibilité de ressources ce qui reflète des priorités ou la propension à investir pour la qualité des milieux de vie. Et ce n'est pas toujours une question de ressources matérielles; la qualité du programme ou de la conception ne coûte pas en soi et surtout implique la culture et la capacité de faire des comparaisons

- ceux qui gouvernement établissent des standards (sécurité, hygiène, acoustique, énergie, etc.) toujours plus exigeants. Sont-ils différents dans une zone métropolitaine ou dans un village dans les montagnes ? - la qualité signifie-t-elle répondre aux conditions préétablies ou concerne-t-elle ce quid non exprimé que l'action du projet se doit justement de dévoiler ? Comment faut-il articuler la demande afin qu'elle laisse de l'espace au projet? Dans les transformations du milieu de vie le projet n'est pas une simple réponse à un besoin; c'est un « service », et surtout une activité culturelle où plusieurs facteurs sont impliqués

- "l'architecture n'est pas un jeu de formes, elle doit répondre aux besoins des gens" est une expression raisonnable mais dangereuse car ce sont justement des réponses directes à des besoins qui ont produit les milieux qui infectent nos villes. Une juxtaposition de projets, même si chacun est agréable individuellement, peut avoir des effets destructeurs. Peut-on se borner à répondre aux demandes de transformation ou faut-il contribuer à les orienter par une vision, un désir de l'avenir, des processus de participation, l'implication de compétences ? Comment rendre compatibles des ambitions de large envergure et des actions ponctuelles?



3. Dans les années 1930 Keynes affirmait que "... le jour n'est pas loin où l'économie sera assise à la place au dernier rang qui lui revient et nos problèmes réels joueront les protagonistes: les relations humaines et la créativité"... Dans les années 1970 Konrad Lorenz a inclus les habitats contemporains parmi "Les Huit péchés capitaux de notre civilisation". Deux autres témoignages de poids sur les négativités sociales de l'habitat bas-de-gamme: Philippe Douste Blazy à l'inauguration de son mandat (1995) en tant que Ministre de la Culture française a souligné les intolérables coûts sociaux des banlieues; Paolo Mancuso, magistrat, a écrit à propos des liens entre la dégradation urbaine et la déviance, entre la stratification sociale des quartiers et la concentration criminelle. Et depuis quelques années, le CEN -Comité Européen de Normalisation - vise à la "Prévention du crime par le planning et le projet urbain".

A bien y réfléchir, les banlieues et les periferie auxquelles se réfèrent Lorenz, Douste Blazy ou Mancuso sont essentiellement caractérisées par des immeubles juxtaposés, isolés, des enceintes, des ensembles mono-fonction, du manque de la monumentalité et l'absence de stratification: des adjonctions au lieu de remises au point, de déviantes dilatations physiques des espaces, non seulement routiers, surtout des vides inhospitaliers et inappropriés. Au contraire, les milieux de valeur ont une identité très marquée soit par eux-mêmes soit parce qu'ils sont en relation avec des éléments du paysage ou des monuments. Ils se basent sur des compétences fonctionnelles également, leurs espaces extérieurs sont soignés, et font l'objet de processus de stratification. Il ne s'agit pas là de différences absolues mais fréquentes."

Qualité, beauté, des milieux de vie agréables sont autant de facteurs susceptibles d'augmenter la productivité. Outre l'efficacité fonctionnelle (en ville, les hôpitaux, les écoles, les maisons ou les usines) la productivité et les comportements sont influencés par le bien-être environnemental (et ici les philosophes, les économistes, les ethnologues, les psychologues, les médecins, les sociologues... pourraient intervenir). Et encore, la qualité des paysages - naturels et artificiels - ont des retombées directes sur l'économie (attrait touristique) et indirectes (plus grande sérénité d'esprit, de la vie quotidienne, ...). Ils s'agit des bases de tout plan ou projet: par le biais de la compréhension géomorphologique, environnementale, paysagère et de la stratification du préexistant, les plans établissent les règles de la relation entre les projets suivants, définissent les centres et les polarités, ouvrent la voies aux actions envisagées dans les projets successifs, en évitant la discipline et permettant le désordre fertile. Si la demande de base se mélange avec le besoin de rentrer dans des contextes physiques, culturels, socio-économiques et de tout genre, la qualité des projets réside dans leur même nature de fragments de stratégies d'un ordre supérieure, dans leur affranchissement des motifs fonctionnels qui les engendrent.

En 2007, en inaugurant la Cité de l'Architecture et du Patrimoine, Sarkozy a déclaré vouloir mettre l'architecture au centre des choix politiques. "Architectes, à vous de refaire le monde" était un propos à effet prononcé pour l'occasion: les transformations physiques découlent de processus de loin plus complexes, ce n'est pas seulement question de constructeurs et concepteurs.

4. Quelques qualités peuvent se mesurer, donc comparer. Mais comment évaluer ce qui paraît non mesurable? La valeur de marché et la capacité d'attirer apparaissent ex post: un agent immobilier sait faire valoir la vue, l'exposition, la protection acoustique, la qualité de l'air, le "bon emplacement", l'efficacité technologique, la souplesse. Comment juger ex ante des projets de « haute qualité de conception » avant d'en étudier les matériaux, les technologies, bref ses qualités mesurables ? Comment réconcilier les instances opposées qui coexistent dans toute transformation d'habitat? L'Analyse de la valeur peut-elle s'affranchir du réductionnisme économique-fonctionnel et impliquer des aspects qui pèsent sur la qualité de la vie et les comportements ?

Dans le coût d'une intervention, outre les coûts de projet (connaissance, comparaisons, développement) et construction (site, matériau, personnel, organisation) il y a les coûts liés à une réglementation inappropriée, aux procédures (décisions non prises, ressources non exploitées). En fait l'économie de conception est fondamentale: une approche avertie réduit les gaspillages de sol, augmente les relations en diminuant les dimensions et le besoin de se déplacer, valorise le paysage et l'environnement, réduit les besoins énergétiques, ...

Pour ceux qui investissent le bénéfice est monétaire. Inexistant -faible, sous-estimé- est le bénéfice indirect qui vient de la création du produit: ce n'est pas ainsi pour le design, la mode et les produits industriels où la valeur de la marque et de la griffe est élevée. De son côté, au moment de choisir, l'utilisateur devrait savoir évaluer la différente qualité de vie qu'offre l'une ou l'autre solution de projet, son caractère durable, son rapport coûts d'achat et coûts de gestion.

5. A une plus large échelle -en agissant en même temps sur l'environnement, le paysage, les infrastructures- des économies sont engendrées (de coût, d'espace, de consommation, de gestion) ainsi qu'une unité conceptuelle entre la géomorphologie, les paysages, les couloirs écologiques, les réseaux infrastructurels. Dans la dialectique plan/projet, s'ils évitent les individualismes, chaque action ponctuelle est un "fragment" qu'informe une super-individualité. Le point de fuite serait donc l'intégration entre ce qui existe et ce qui sera, l'interaction entre les matières, les formes de vie, la spiritualité.

Transformer les milieux de vie -en améliorer les infrastructures, la qualité et les aspects agréables au niveau du quotidien- a des retombées économiques également. Mais en urbanisme et en architecture, comment qualifie-t-on la demande en projet, comment peut-on la rendre avertie, consciente, experte? La production industrielle utilise des publicités comparatives: elles interprètent et promeuvent la demande; elles valorisent les qualités des produits en influençant les attitudes et les choix. Le design, la mode, les produits industriels sont essentiellement acquis dans un but individuel et durent moins des espaces bâtis qui d'ailleurs changent et se modifient sans cesse et sont utilisés, en général, par la collectivité: même une maison dans le temps accueillie des familles différentes.

En architecture donc la demande en projet est individuelle et collective à la fois: éduquer à la "participation raisonnée" (Lucien Kroll) est une première indication pour qualifier la demande de projet, pourquoi pas par des actions dans les écoles primaires (Witfrida Mitterer et Bioarchitettura® soutiennent cette idée). A Berkeley désormais depuis longtemps le Center for Ecociteracy propose l'"éco-alphabétisation" qu'un des fondateurs -le physicien Fritjof Capra- définit "... essentielle pour politiques, hommes d'affaires et professionnels de tous les domaines ... fondamentale pour la survie de l'humanité dans son ensemble, elle sera donc la partie la plus importante de l'éducation à tous les niveaux". L'alphabétisation à la qualité des milieux de vie est essentielle. Tout comme cela arrive pour le design et la mode, le moment est venu d'expérimenter des campagnes de publicité sociale mobilisant les "savoirs" et les comparaisons. A une autre échelle il faudrait prendre en considération des actions pour actualiser l'idée à la base de la MIQCP française, en ligne avec la résolution 2001 du Conseil de l'Europe qui encourage "à intensifier les efforts pour améliorer la connaissance et promotion de l'architecture et du projet d'urbanisme ainsi que sensibiliser et former des clients et des citoyens à la culture architecturale, urbaine et paysagère; ... à promouvoir la qualité architecturale par des politiques exemplaires dans le secteur du bâtiment publique; ...". Gandhi affirmait qu' "en démocratie aucun fait de la vie ne se soustrait à la politique": en effet la racine étymologique des mots cité et civilisation est la même, alors que urbanisme et politique ont des racines différentes mais proches.

Au lieu de se borner à analyser ce qui creuse la distance entre les habitants et le territoire -lenteur des procédures et incapacité de prétendre des espaces de vie qualifiés- il faut mettre en œuvre des actions précises pour augmenter la confiance dans les possibilités de transformations et former des citoyens capables de demander, de prétendre une "qualité répandue", conscients des énergies individuelles à mobiliser pour une utilité collective. Savoir demander peut être plus difficile que faire de bons projets.

Dans continuum idéal avec le projet de "déclaration des devoirs de l'homme" sur l'habitat et les styles de vie -lancé pour le cinquantenaire du CB et développé ultérieurement par des exemples de bonnes pratiques- après avoir exploré les thèmes de la "formation (des professionnels) à l'architecture durable", ce numéro introduit une réflexion sur l'alphabétisation des utilisateurs à la qualité des milieux de vie et à leur poids sur l'environnement. Pourquoi est-ce urgent ? Et comment peut-on la qualifier la demande en projet ? La question est au moins aussi importante que celle de la formation des architectes.

Les forts déséquilibres à l'échelle mondiale, l'accélération des transformations en cours, le bouleversement d'anciens équilibres, imposent aux pays les plus avancés des formes de décroissance, en agissant à l'intérieur des patrimoines culturels qui les caractérisent. Si au delà des différentes approches on en saisit l'unité substantielle, Collapse de Jared Diamond - La décroissance de Serge Latouche - La risora infinita de Pietro Greco et Vittorio Silvestrini, définissent la nécessité de transformer ce qui apparaît comme une utopie en réalité. Dépasser la crise en la transformant en opportunité est un refrain lancé à la fin des années 1950 par J. F. Kennedy qui par le biais d'une rhétorique para-étymologique lisait l'idéogramme chinois indiquant la "crise" comme étant composé de deux signes, un représentant le danger, l'autre représentant l'opportunité. Pour les linguistes cette interprétation n'est pas précise ma cela ne fait pas de doutes que les problèmes économiques et environnementaux actuels imposent un changement de la façon de penser.

La crise environnementale est le résultat d'une culture anti-écologique et de la primauté de visions analytiques-sectorielles qui l'ont emporté justement dans les zones les plus avancées: cette situation découle moins d'une pensée théorique que d'une généralisation très facile de quelques enjeux pratiques, de la prédominance de l'individualisme, de la "rationalité relative", comme disait Herbert Simon, de l'arrogance de vouloir observer la nature et l'influencer en oubliant qu'on lui appartient. Eduquer à la collaboration, à l'interaction, aux interconnexions, à l'attention pour les relations et non seulement pour les phénomènes individuels, à des visions intégrées, signifie ouvrir à une nouvelle "religion" -dans le sens étymologique du mot- pour transformer en opportunités les réactions à ce qui est désormais reconnu comme pathologique. Pour nous libérer de la folie actuelle des villes et des territoires il n'y a pas d'autre solution que retrouver la capacité de faire des projets intégrés, basés sur un raisonnement intégrant l'espace physique et les comportements humains, signe et significations d'un lieu.

Cela concerne la population dans son entier, les étudiants, les adultes, les personnes âgées, les enfants, les maîtres d'ouvrage de l'avenir. Alphabétisation écologique et compréhension de la relation entre espace et comportements, entre styles de vie et futur de l'environnement, est le thème d'un débat qui ne se veut pas seulement international, qui ne saurait pas être limité aux architectes, mais qui veut impliquer des philosophes des économistes, des sociologues, des anthropologues, des biologistes, des physiciens et les citoyens en général.

le carré bleu

fondateurs (en 1958) Aulis Blomstedt, Reima Pietilä, Heijo Petäjä, Kyösti Aalander, André Schimmerling directeur de 1958 à 2003

responsable de la revue et animateur (de 1986 à 2001) avec A.Schimmerling, Philippe Fouquey

Massimo Pica Ciamarra

Cercle de Rédaction

Kaisa Broner-Bauer, Luciana de Rosa rédactrice en chef, Claire Duplay, Georges Edery, Päivi Nikkanen-Kall, Juhani Katainen, Pierre Lefèvre Massimo Locci, Luigi Prestinzenza Puglisi, Livio Sacchi, Bruno Vellut

collaborateurs

Table listing collaborators from various countries: Allemagne (Claus Steffan), Autriche (Lara Lefavre), Belgique (Lucien Kroll), Espagne (Jaime Lopez de Asain), Estonie (Leonard Lapin), Angleterre (Jo Wright), Etats-Unis (Atila Batar), Finlande (Räil Pietilä), France (Jean-Marie Dominguez), Hongrie (Katalin Cormpexy), Italie (Paolo Cascone), Portugal (Jorge Cruz Pinto), Cuba (Raoul Pastrana), Chine (Lou Zhong Heng).

en collaboration avec INARCH - Istituto Nazionale di Architettura - Roma Museum of Finnish Architecture - Helsinki

archives iconographique, publicité secretariat@lecarrébleu.eu

traductions Gabriella Rammarino, Adriana Villanena révision des textes français: F.Lapied, A.Lchevalier, C.Lchevalier mise en page Francesco Damiani

abonnement www.lecarrébleu.eu/contact nouvelle Association des Amis du Carré Bleu, loi de 1901 Président François Lapied tous les droits réservés / Commission paritaire 593 le Carré Bleu, feuille internationale d'architecture

siège social 165 rue S. Martin-75003 Paris www.lecarrébleu.eu lecarrébleu@lecarrébleu.eu

distribution CLEAN edizioni via Diadato Liory 19 - 80134 Napoli www.cleanedizioni.it

imprimerie Officina Grafica F. Giannini & Figli spa via Cisterna dell'Orto 6/B - 80134 Napoli www.gianninispa.it





